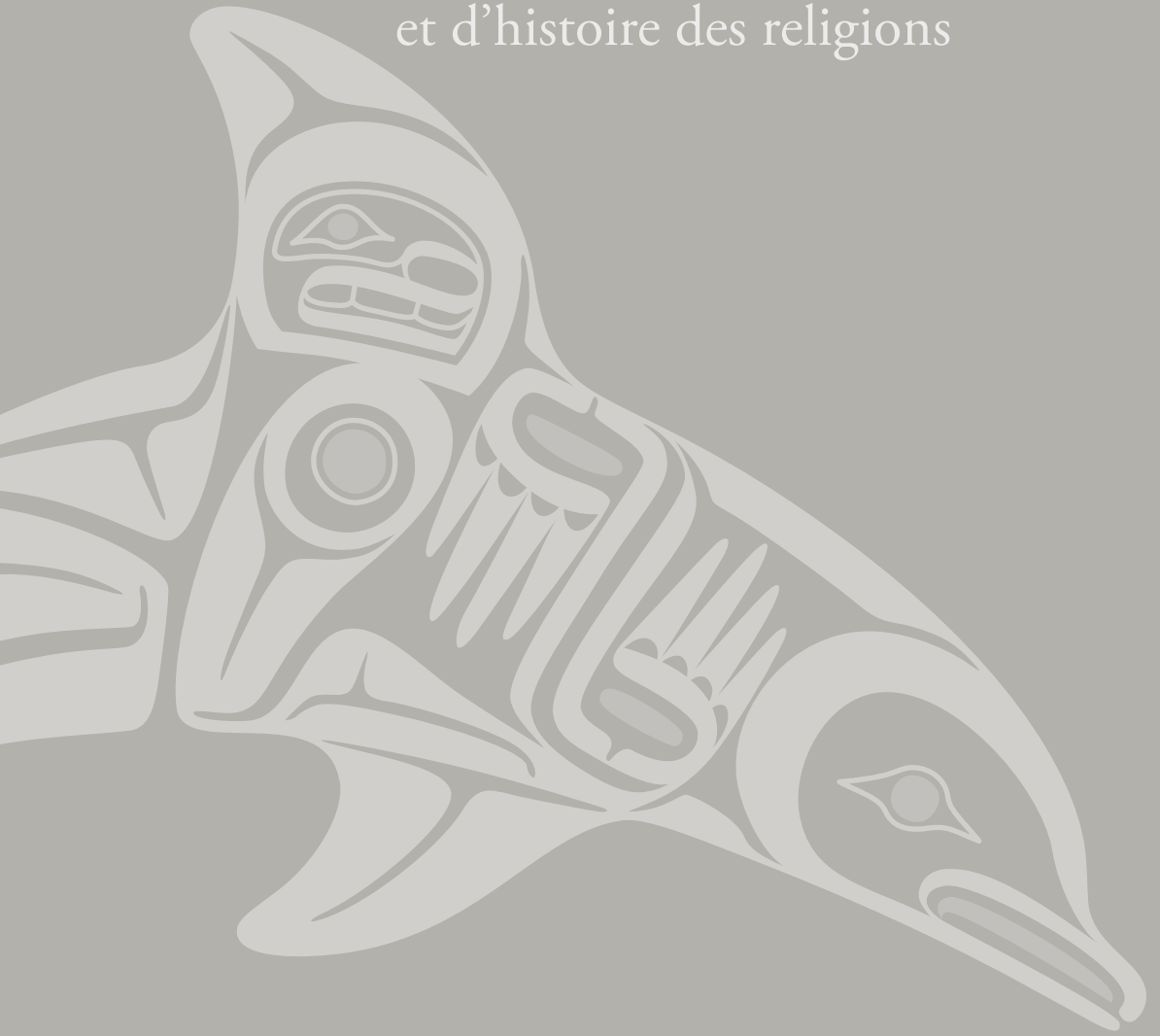


ASDIWAL

Revue genevoise d'anthropologie
et d'histoire des religions



N°17
Genève
2022

les origines platoniciennes de ce rapprochement – notamment, le discours de Diotime dans *Le Banquet* et le mythe du *Phèdre* – et la dimension identitaire de l'appropriation par les derniers philosophes païens de l'héritage éleusinien: «il ne fait guère de doute que leur évocation renforçait aussi l'affirmation d'une tradition platonicienne comme vecteur de l'hellénisme» (p. 193). Le néoplatonisme post-plotinien, en tant qu'effet de la sacralisation des écrits de Platon, développe une conception de la philosophie comme révélation et «mystère», discours philosophique et pratique religieuse s'entremêlant ainsi intimement. Philippe Hoffmann cite et commente un texte fondamental pour cette problématique, la préface de la *Théologie platonicienne* de Proclus, où la philosophie platonicienne est explicitement identifiée à une révélation mystérique. Le cursus d'études néoplatonicien et l'activité exégétique elle-même étaient ainsi conçus sous la forme d'un cheminement analogue aux rituels qui caractérisent les cultes à mystères, d'où l'idée, déployée dans la *Théologie platonicienne*, de faire correspondre les

étapes de l'initiation éleusinienne aux différentes divinités de la hiérarchie théologique néoplatonicienne.

Tout en regrettant que certaines époques (par exemple, l'époque impériale) et courants philosophiques (tels que le médio-platonisme, le stoïcisme, le néo-pythagorisme) soient très peu représentés dans ce livre – mais le médio-platonisme et le stoïcisme sont bien présents dans *Les Mystères au I^{er} siècle de notre ère: un tournant*³ –, on peut conclure qu'il s'agit d'un ensemble d'études très suggestif, qui explore les rapports entre philosophie et cultes à mystères dans des directions nouvelles, fondées sur une solide réflexion méthodologique et historiographique. Ce livre devrait être lu en compagnie du volume paru en 2021, qui accorde une place importante à la question du rapport entre philosophie et cultes à mystères, les deux ouvrages s'éclairant ainsi mutuellement.

ANDREI TIMOTIN
EPHE-PSL, Paris
andrei.timotin@ephe.psl.eu

108

DAVID G. ROBERTSON, *Gnosticism and the History of Religions*, Londres, Bloomsbury, 2021, viii+230 pages, ISBN 9781350137691.

Comment définir le gnosticisme ? La question taraude les esprits depuis des décennies, sans qu'un consensus ait pu être atteint. Dans le présent ouvrage, David G. Robertson expose une cause du problème: jetant un regard critique sur la recherche récente, depuis le XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui, il s'élève contre le gnosticisme conçu comme un phénomène *sui generis* et transhistorique. Pour citer Robertson: «dans les études religieuses contemporaines, le gnosticisme est devenu un mot de passe (*a dog whistle*) pour une approche phénoménologique au mieux

essentialiste et crypto-théologique et au pire ouvertement anti-scientifique» (p. 7). Dans cette optique, l'auteur ne cherche pas à définir le gnosticisme, mais à mettre en lumière comment d'autres l'ont fait. Son ouvrage retrace en ce sens l'histoire du concept dans le domaine des sciences des religions, tout en montrant comment les théories élaborées jadis perdurent encore aujourd'hui.

Le chapitre 1 traite d'Irénée de Lyon et du théologien Henry More, l'inventeur du terme «gnosticisme», avant de se déplacer vers Baur, Harnack et Reitzenstein, pour qui

3 Voir notamment dans cet ouvrage les contributions de Mauro Bonazzi, Andrei Timotin et Jordi Pià-Comella, ainsi que les conclusions de Philippe Hoffmann.

cette notion joue un rôle déterminant dans la définition de « l'essence du christianisme ». Le chapitre 2 détaille la réception des gnostiques dans les groupes théosophistes et ésotériques des XIX^e et XX^e siècles. Selon l'auteur, c'est à partir de cette époque qu'on voit apparaître la conception du gnosticisme comme phénomène transhistorique, dont l'essence connaîtrait de multiples manifestations à travers le temps et les cultures. Les chapitres 3 à 7 examinent cette représentation du gnosticisme dans les cercles académiques. L'auteur en retrace les développements depuis la création de la phénoménologie par Husserl et son influence sur Hans Jonas (chapitre 3) jusqu'à la fondation de l'IAHR et au congrès de Messine en 1966 (chapitre 7), en passant par les travaux de Carl Gustav Jung et le cercle Eranos (chapitre 4), et la découverte des manuscrits de Nag Hammadi et leur réception (chapitre 5-6).

Les chapitres 8 à 11 abordent la période contemporaine. Le chapitre 8 présente trois mouvements « néo-gnostiques », l'Ecclesia Gnostica, l'Apostolic Johannite Church et le Mouvement gnostique international fondé par Samael Aun Weor. Pour l'auteur, les stratégies déployées par ces groupes sont similaires à l'approche des membres du cercle Eranos puisqu'elles reposent sur l'idée que différentes traditions, malgré leurs différences apparentes, possèdent la même essence. Cela se retrouve également chez Antoine Faivre et Wouter Hanegraaff (chapitre 9), qui légitiment l'ésotérisme occidental en tant que champ d'étude à partir du même présupposé. Les chapitres 10 et 11 sont consacrés respectivement aux travaux d'April DeConick, pour qui les gnostiques sont les précurseurs du New Age, et de Jeffrey Kripal, qualifié par l'auteur de « chercheur gnostique » (p. 152). Finalement, le chapitre 12 résume les principales thèses de l'ouvrage, à savoir la persistance, souvent implicite, de l'approche phénoménologique en histoire des religions, qui confère au gnosticisme une essence *sui*

generis anhistorique; l'influence des thèses théosophiques et des objectifs personnels (spirituels ou théoriques) sur la recherche académique; la manipulation des données (en particulier les sources anciennes) pour justifier et prouver des théories élaborées au préalable.

L'ouvrage de Robertson est centré sur la recherche moderne et les phénomènes religieux contemporains. L'auteur n'est ni coptologue ni historien du christianisme ancien, mais spécialiste des religions contemporaines. Ainsi, contrairement aux ouvrages sur le gnosticisme de Michael Williams (*Rethinking « Gnosticism » : An Argument for Dismantling a Dubious Category*, Princeton, Princeton University Press, 1996) ou Karen L. King (*What is Gnosticism?*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 2003), Robertson ne discute pas des sources coptes. Les deux chapitres consacrés aux découvertes de Nag Hammadi détaillent plutôt leur réception (ou non-réception) auprès des chercheurs. S'il n'avance aucun modèle pour l'étude de ces textes et la littérature apparentée, il insiste sur l'importance d'une stricte distinction entre l'étiologie et l'étiologie, entre la description et la théorie (p. 155).

Cet angle d'approche différent permet à Robertson d'aborder le champ d'étude avec davantage de liberté. En tant qu'outsider, il critique de manière abrasive et tranchée les travaux de Mircea Eliade, Hans Jonas, Gilles Quispel, ainsi que le groupe Eranos et les fondateurs de l'IAHR. Il n'est donc guère surprenant que l'ouvrage suscite des réactions enflammées. Cela est d'autant plus vrai que Robertson évoque volontiers la vie personnelle des chercheuses et chercheurs, pour argumenter en faveur de sa thèse de l'influence des agendas personnels sur les modèles théoriques. La polémique de Robertson concerne cependant les idées et son discours ne comporte ni bassesses ni attaques personnelles: son propos est bien documenté et référencé, et sa démarche demeure scientifique.

Les thèses de Robertson concernant le gnosticisme et la gnose, conçus en tant que phénomène religieux possédant une essence, sont convaincantes. L'auteur expose habilement les dynamiques normatives des différents types de discours sur le gnosticisme et parvient à montrer l'influence persistante des modèles de Jung, Jonas et Quispel, des modèles élaborés, rappelons-le, *avant* que les découvertes de Nag Hammadi deviennent accessibles, dans les années 1970. Les lecteurs apprécieront la vaste plage chronologique couverte par l'étude, les nombreux portraits de chercheuses et chercheurs, ainsi que la clarté du discours, qui permet de rendre compréhensibles non seulement la complexité des enjeux théoriques et religieux, mais également les arcanes de l'histoire de la recherche sur le gnosticisme.

Robertson aborde certes des problèmes théoriques importants, mais il ne décrit qu'une partie du champ des études gnostiques, passant outre les approches philologiques et littéraires des textes de Nag Hammadi. Il est tout à fait possible d'utiliser les termes « gnostique » et « gnosticisme » sans perspective essentialiste, à des fins pédagogiques par exemple, ou simplement pour faciliter la construction d'un discours scientifique. Les travaux de Tuomas Rasimus (*Paradise Reconsidered in Gnostic Mythmaking. Rethinking Sethianism in Light of the Ophite Myth and Ritual*, Leyde-Boston, Brill, 2009) et Steve Johnston (*Du créateur biblique au démiurge gnostique. Trajectoire et réception du motif du blasphème de l'Archonte*, Turnhout, Brepols, 2021) montrent que le terme « gnostique » peut être employé de manière utile pour rassembler des sources qui partagent des similitudes et contiennent des traditions qui leur sont spécifiques. « Gnosticisme » n'est pas automatiquement synonyme de phénoménologie.

En outre, même si l'auteur avoue lui-même ne pas avoir pu être exhaustif (p. 9), il est regrettable de ne trouver aucune mention des importants travaux du projet de la Bibliothèque copte de Nag Hammadi, actif depuis les années 1970, et dont les approches méthodologiques centrées sur les textes contrastent avec les tendances décrites dans le livre. La recherche francophone demeure pratiquement absente de la bibliographie, trahissant vraisemblablement une méconnaissance de la langue, comme semblent l'indiquer les nombreuses coquilles dans l'orthographe et l'accentuation des termes français (voir p. 30, 31, 124, 125, 132, 210).

En définitive, l'ouvrage de Robertson est un apport de taille dans le domaine des études gnostiques et, plus largement, l'étude des religions. Dans une prose fluide et une structure organique, Robertson expose d'importants problèmes théoriques et offre aux lecteurs un panorama clair et succinct des enjeux contemporains autour des « catégories zombies » (p. 161). Il soulève les conséquences néfastes que comporte le fait de plaquer sur le passé des préoccupations modernes, de sélectionner des données pour correspondre à des catégories construites au préalable, ou d'accepter des théories sans en déterminer les fondements théoriques. En dépit du ton polémique assumé de son ouvrage, Robertson rappelle qu'il est primordial de savoir porter un regard critique sur les travaux de nos prédécesseurs et contemporains.

PHILIPPE THERRIEN

Université de Lausanne/Université Laval
philippe.therrien@unil.ch